

UNE CRITIQUE PERCUTANTE : CELLE D'ALBERT PELLETIER

Parue d'abord dans *Le Bien Public* le 22 septembre 1932, cette critique fut reprise dans *La Revue de Granby* le 6 octobre puis dans *Le Canada* le 25 novembre.

Nous avons publié il y a quelques mois de Valdombre un éloge quelque peu lyrique de *Juana, mon aimée (non, mais quel titre!)* de M. Harry Bernard. Le jury des prix David ayant attribué le grand prix du roman à ce livre, on nous saura gré de reproduire de la *Revue de Granby* un article de notre collaborateur Albert Pelletier sur le même sujet. M. Pelletier écrit :

Quand Valdombre veut rendre un service, il a au moins assez de talent pour réussir. Le grelot qu'il attachait à Juana, mon aimée entraîna tout le troupeau de nos critiques de bergerie. L'un ne put se tenir de clamer son admiration, parce que l'on fait du grandiose mais uniforme panorama de l'Ouest des descriptions simplement «jolies»; l'autre, qui prend toujours au sérieux son rôle de pythonisse, prononce avec autorité qu'en fermant ce livre on a sous les yeux un coin de la Saskatchewan... «avec ses arômes de foins coupés» (les foins, leurs arômes de foins coupés, leurs arômes en la Saskatchewan centrale!). Ti-Jean remonté en carrosse voit, lui, dans ce roman, et «avec un réel soulagement de l'«âme», des êtres qui sans doute lui ressemblent, des êtres qui vivent dans le plein sens du mot (en impuissants, vous allez le voir). Tous enfin, par les divers sentiers de la brousse, arrivent à Juana les yeux accrochés aux étoiles et le crâne éclatant d'admiration. C'est que ce grand lyrique, Valdombre, leur a insufflé l'extase! Il les a tous hypnotisés.

De bons poètes ont trouvé la lune très belle, et ils l'ont dit. Les jeunes filles n'y sont jamais allées voir, et elles l'ont cru. Mais avez-vous remarqué que ce n'est pas l'avis des savants, gens observateurs, ni le sentiment des chiens, dont l'intuition est très sensible? La Saskatchewan dont nous parle Harry Bernard est à une douzaine d'années aujourd'hui et à 1500 milles des Trois-Rivières. C'est presque aussi loin que la lune, et voilà pourquoi Juana, mon aimée est un si beau roman. Malheureusement, je connais la Saskatchewan de ce temps-là. Ça ne me rend pas mécanique comme un membre de l'Institut ni triste comme Pataud, mais Juana perd beaucoup de son charme et me paraît un livre bien inférieur au précédent roman d'Harry Bernard, La Ferme des pins.

Il y a douze ans, au plus vingt-cinq ans, cent «shacks» de la Prairie n'étaient habités que par de merveilleux rêve de bonheur familial tenant compagnie à des «bachelors» plein de santé. On se plaignait beaucoup de la rareté des jeunes filles, en ce pays-là. En restait-il vraiment qui pussent, même aux années bissextiles, se lancer à la tête des hommes et faire flamber devant eux l'ardeur de leurs adorations? Or, dans le roman d'Harry Bernard, la si merveilleuse Juana et la si sympathique Lucienne

doivent témoigner les premières, et vainement, les irrépressibles passions à Raymond Chatel. C'est peu plausible, surtout dans la Prairie : mais ce n'est pas tout. Juana, toute saturée de soleil, a beau étreindre Raymond et lui donner des baisers brûlants; Lucienne a beau être presque fatalement irrésistible dans la naïveté qui trahit son premier amour; Raymond Chatel reste flegmatique comme le bronze de Laviolette, sans plus de sexe qu'un bolide. Oh! Je sais la chanson : le romancier consciencieux ne ferait que respecter la prétendue ingénuité et la supposée candeur de ses lectrices. Qu'on remise donc, s'il vous plaît, cette hypocrite et canayenne baliverne!

Donner aux jeunes filles l'impression que, dans un isolement complet, elles peuvent impunément enlacer un homme et «le faire tressaillir par la chaleur de leur corps» (p.157), c'est certes bien pire, bien plus immoral, bien plus scandaleux que de leur montrer les conséquences vraies de ces manières d'agir. Mais Harry Bernard ne daigne pas rendre compte des attitudes absolument exceptionnelles de son héros, attitudes de congélation que dans le monde entier on déclarerait antinaturelles. Ajoutez que Lucienne Lebeau, «dont les yeux rougis» par sa première peine d'amour «s'agrandissent parfois d'un cerne marqué» paraît encore, lors du récit, fidèle à son premier aveu, et qu'après avoir trahi à Raymond Chatel la force de sa tendresse, elle doit la refouler depuis une douzaine d'années dans la promiscuité de ce compagnon de tous les jours! Il ne nous reste donc plus qu'à l'écrire : en dépit de nombreux traits particuliers qui sont justes, les caractères et les situations des trois personnages principaux de ce roman sont fondamentalement invraisemblables. Mais cet anormal de journaliste qu'est Raymond Chatel se charge au surplus de le rendre incroyables.

On sait qu'il entreprend d'écrire un livre pour nous raconter la grande aventure de sa vie : son bonheur détruit, celui avec Jeannine Duchêne, cette Juana qu'il a connue, enfant, à Ottawa, et qu'il rencontre fortuitement dans la Prairie. Ils ont plusieurs entrevues; ils s'aiment. Lucienne Lebeau le sait, s'en chagrine, révèle inconsciemment sa jalousie, ses affections, ses espoirs à Raymond Chatel qui reste froid.

Mais Juana, avec mystère, contracte mariage avec un autre homme. Pourquoi? Parce qu'on l'a informée, il y a cinq ou six ans, des fiançailles de Raymond, elle le croit marié. C'est toute l'intrigue. Je ne la trouve pas impossible. Dans la vraie vie, il y a des bigamies à cause de renseignements incomplets, et des mariages manqués à cause de simples soupçons. Mais sous le coup d'un aussi sale tour du destin, vous, moi, n'importe qui, nous ne serions pas restés indifférents, surtout dans un journal intime. Nous n'aurions pas appris l'irréparable écrasement de notre bonheur et celui de la femme que nous aimons comme on fait de vains calculs vérification après une partie d'échecs. Si nous nous étions donné la peine de noircir deux cent douze pages pour raconter cette histoire, nous en aurions au moins cinq ou six, pour regretter d'avoir aussi bêtement ternir la vérité immédiate par d'aussi vagues ombres du passé pour plaindre la bien-aimée dont le cœur traînera comme un boulet enchaînée à l'existence d'un autre homme : pour ressentir ou constater l'effondrement de nos tendances en

réserve et la brisure par où se gaspillent deux existences; pour exprimer notre amertume, ou pour l'éprouver avec une inexprimable acuité.

Mais ce n'est pas ce que fait Raymond Chatel; il nous laisse simplement savoir que désormais il «regarde d'un œil assagi les hommes et les choses» et il met à son récit le point final. Si lui-même ne prend pas son aventure au sérieux, pourquoi veut-il que nous y croyions? Aussi, il nous est impossible de nous y laisser prendre. Et que le lecteur transpose cette nouvelle dans la province de Québec, il découvrira tout de suite qu'elle ne peut être vécue que par des gens physiquement et moralement infirmes, non par des personnes qu'on nous présente comme normales.

Seulement, le livre d'Harry Bernard est plus qu'une nouvelle : c'est un roman. On y voit d'autres personnages que des mannequins déguisés; on y aperçoit des bribes de documents sur les lieux où ils vivent. Le fermier Lebeau et sa femme constituent l'humanité vraie, naturelle, reconnaissable, dans le livre. Il est malheureux, qu'ils soient relégués au troisième plan, et que la vérité artistique des scènes qu'ils composent soit un peu masquée par une pièce de pantomime.

Harry Bernard les campe, en peu de mots, dans des attitudes si simples, si distinctes, si bien caractérisées, que leurs silences mêmes deviennent ensuite plus suggestifs, plus intéressants que l'intrigue principale. Et si Juana mon aimée a le souffle qu'il ne m'appartient pas de lui donner, de faire gloire à son auteur jusqu'à la «cinquième génération inclusivement» ce sera sûrement par la vertu de ces deux personnages et de leur obscure histoire, histoire du courage, tenace jusqu'à la réussite, mais grand jusqu'à l'immolation, du fermier Lebeau; histoire de sensibilité incompréhensible de Madame Lebeau, tourmentée par les effrois de l'immense nature, mais dont la vaillance à Montréal, étouffe les hantises jusque-là irrépressible.

Enfin, il y a le milieu où se déroulent les événements, où les personnages évoluent. En principe, il n'importe pas que l'atmosphère et le décor d'une œuvre d'imagination soient positivement inventés. Mais, l'auteur lui-même situe son histoire dans la Saskatchewan centrale et veut nous donner une image, plus fidèle que toutes les autres de la Prairie; et la critique prétend qu'il a véritablement transposé dans ce livre la réalité de l'Ouest, et fondé en partie là-dessus la valeur de Juana mon aimée. A-t-on raison? Harry Bernard me donne l'impression que lorsqu'il visite un appartement, il n'en peut voir que les tapis, et encore de très petits fragments de tapis. S'il y distingue des carreaux et des dessins, il déclare tout de suite et avec emphase qu'on a calomnié la pièce en disant qu'elle est nue.

Les vallonnements de la Prairie moins notables que les ondulations de l'océan. Sur l'eau, il y a les vagues, nombreuses, changeantes; dans la plaine qui s'étend de Winnipeg aux Rocheuses, on distingue une couple de rivières vaseuses, parfois un ruisseau séculairement desséché, quelques rares bouquets de feuillage gracile, certaines pentes très douces. Harry Bernard vient d'apprendre dans les publications

officielles la régularité mathématique des routes, les divisions sans variété des cantons, des sections, es lots, des fermes, il trouve beau que ça fasse bien de nouveau, et il déclare que tout le monde s'est trompé, que «la plaine est extrêmement diverse», (Et il ne note même pas, la littérature gouvernementale n'en faisant pas mentions les rouges, hauts, bien visibles greniers des coopératives) qui balisent partout les voies ferrées. Mais il est encore plus fantaisiste. «Des lacs nombreux apparaissent, vert-bleu et gris d'argent, dans le lointain...» Mon cher Bernard, ce ne sont pas des lacs que vous avez vus, c'est le mirage, phénomène bien remarquable dans la Prairie, dont vous ne dites pas un mot! Reconnaissons toutefois qu'il y a un lac bien réel près de la maison des Lebeau; il attire des nuées de moustiques, quelques centaines de familles d'oiseaux, et sur ses bords poussent des saules étiques. On en conclut : «La prairie est fort vivante par sa faune et par sa flore». Mais non, mais non... Sauf ce qui est commun à toute la Prairie – céréales, «raygrass» coyotes, gophers – vous ne trouverez plus de traces, cent milles à la ronde, de cette faune et de cette flore que votre lac accapare.

On le voit, le tableau pêche ici par excès de richesse, par généralisation. Le petit coin de tapis devient tout l'appartement. Ailleurs, on n'aperçoit pas les rapports du détail avec l'ensemble. La description est trop particulière. Elle manque par excès de pauvreté.

À la page 112, on croirait que l'auteur va enfin nous dire pourquoi l'herbe est «bleue» pourquoi les hérons sont «bleu-ardoise», pourquoi l'eau est couleur «d'acier-bleu», pourquoi «les blés sont pâles et pâlissent encore lorsque le vent les courbe», pourquoi il voit vingt autres petits détails en «bleu». Malheureusement, il ne fait pas cette simple observation qui eût tout expliqué, qui nous eût ouvert l'œil sur la vraie couleur de l'Ouest : - que le jour est plus bleu dans la Prairie que dans les autres parties du Canada, comme la lumière est plus blanche au lac Saint-Jean que dans les autres parties de notre province. C'est un fait que je n'ai pas le loisir d'expliquer, mais dont la constatation s'impose.

Autre insuffisance, Harry Bernard, qui nous rappelle à chaque page l'existence des gophers, se contente de nous dire en quelques lignes l'importunité du vent, description simplement auditive, comme s'il se tenait couché à plat ventre sur le sol. Or, le vent joue sur les récoltes et la population de l'Ouest un rôle plus notable que celui des gophers, un rôle prépondérant; et le romancier ne peut guère s'en tirer à peu de frais, surtout quand madame Lebeau est là qui «ne se possède plus» et que le lecteur, laissé sans explication vraisemblable, doit attribuer cet état psychologique à la mauvaise volonté.

Plus que «la tâche échinante» et le «toujours suer, toujours peiner» - au fait, le romancier s'adonne ici à la charge, puisque le labeur de la ménagère sur le homestead est à peu près nul en regard de celui des fermières de l'Est, - plus que la solitude, dont il ne dit presque rien, et plus que la nostalgie des lointains parents et amis; plus que «le silence, si étendu, si envoûtant, si inconcevable»; plus que tout le vent est dans la

Prairie, l'adversaire de la femme. Elle n'entend pas simplement ses plaintes, ses sifflements, ses grondements, ses vociférations; elle en perçoit le mystère ennemi pas tous ses sens. Elle respire la rudesse. Elle en goûte l'âpreté crue. Elle sent son toucher brutal quand, caché derrière l'horizon, il allonge sur elle sa main rugueuse et palpe toutes les parties de son corps. Elle voit les horreurs de son inépuisable puissance lorsque chargé de puissance, de grêle et d'éclairs, il s'illumine d'effarants feux de Bengale pour râper les moissons et les toits. Elle entend sa voix de rage lorsqu'il s'accote contre les murs de la maison, presse les fenêtres, secoue les lambris, et reste au guet pendant des jours, des nuits, des semaines.

Elle en est vaguement obsédée comme d'un cauchemar persistant, énigmatique, lourd de menaces. Elle le subit dans une humeur aussi instinctivement et inconsciemment chagrine, que l'oiseau éprouve un plaintif malaise lorsque le chat le fascine. La sensibilité féminine, à moins d'y avoir été entraînée assez jeune, n'y résiste que maladroitement, doit prendre la fuite. Et voilà surtout pourquoi madame Lebeau, comme toutes les Québécoises transposées assez tard dans la Prairie, veut retourner dans l'Est, au risque de ruiner sa famille.

Je résume mes impressions. Harry Bernard possède un grand défaut d'observation et de style. Qu'il s'agisse de caractères, d'une intrigue, d'un milieu, il n'en aperçoit pas l'ensemble ni, c'est entendu, l'apparence artistique, l'effet total. De là ces invraisemblances des personnages et de leur histoire, ces généralisations ou ces morcellements, outrés jusqu'à la destruction de la vérité, des lieux où on les fait vivre. De là aussi cette maigreur générale du style. La sensibilité et l'imagination de l'auteur s'avèrent myopes. Elles ne perçoivent presque pas les parentés, les affinités, les relations des choses, ni, par conséquent, les comparaisons, les métaphores et autres figures d'expression qui enrichiraient le style. Au lieu, par exemple, de faire une figure et d'écrire : «Quand la ferme a payé ses obligations,» il dit : «Quand on a payé les obligations sur la ferme», ce qui est pauvre au point de n'être pas français. De plus, parce qu'il ne voit que par alinéas ou par pages, il ne remarque pas que l'ensemble du récit manque de chaleur, que Raymond Chatel se montre vraiment trop à court de lyrisme. Défaut d'autant plus remarquable, pourtant, qu'il s'agit d'un roman d'amour, et que ce roman est écrit à la première personne. – On y sent le froid, un froid interne qui s'exhale sur les pages. Serait-ce la revanche? Pour l'amour de Juana, nous exterminera-t-il avant «la cinquième génération?»

Mais ce romancier possède aussi une admirable qualité d'observation et de style. Il voit le détail comme un entomologiste et il le fait voir. «Il y en avait tellement (de brochets) qu'on les voyait parfois, à travers l'eau transparente, quitter leur cachette sous les grandes feuilles de nénuphars et se précipiter sur la cuiller trompeuse». Qu'il s'agisse des portraits de ses personnages ou de leurs actes, la même minutie des détails les caractérise et captive notre attention. Harry Bernard atteint dans les dialogues la quasi-perfection, et cela, en notant la seule évidence de ce qui devait être dit, sans recourir, pour nous payer d'apparences, au truc qui scandalise certaines bonnes âmes,

- sans élider les syllabes que, dans la conversation, nos gens ne prononcent pas. Enfin, se technique de metteur en scène est tout à fait remarquable, supérieure à celle de tous les autres romanciers. On a déjà remarqué, dans *La Ferme des pins*, l'habileté d'Harry Bernard à faire d'un drame social, celui de l'expulsion constante des Anglais des Cantons de l'Est, le fond de tableau à un drame de famille. Dans *Juana mon aimée*, tout l'intérêt réside dans la soudure parfaite, invisible, de l'idylle de deux étrangers sur la tragédie en suspens qui menace de la ferme et la famille des Lebeau. Cette habileté à composer un tableau ou une scène d'un intérêt général, Harry Bernard est seul chez nous à la posséder; dans cet art essentiel du romancier, il est en notre province sans rival.

Et il n'a que trente ans. Il est un infatigable travailleur. Quand on mesure le chemin qu'il a parcouru depuis son premier livre *L'Homme tombé*, on sent que ce n'est que partie remise, et qu'il maîtrisera un jour notre totale admiration.